

DANS LE JARDIN D'AUTRUI

LE FLIC ROI

Il a été parlé dans le *Libertaire* du Manuel d'histoire de la Fédération de l'Enseignement, ouvrage fondé sur la conception matérialiste de l'histoire et accordant aux « faits économiques toute leur valeur essentielle. Au cours de la discussion du budget de l'Instruction publique, Léon Bérard a jugé l'Instruction à l'histoire économique, et à donner sa place véritable à celui qui joue depuis des siècles le rôle le plus pur et le plus émouvant : le peuple.

Les auteurs du manuel se sont évidemment appliqués, par des habiletés de rédaction et des références souvent bien pénitaires, à ne pas contrarier trop ouvertement l'esprit du programme officiel. Leurs intentions et le dessin général du livre n'en demeurent pas moins clairs. Il n'y a pas un chapitre, ou presque pas, qui ne soit une ligne tendue à cette démonstration : l'histoire, singulièrement l'histoire de France, se ramène tout entière à une lutte entre deux classes, les riches et les pauvres, les travailleurs et les privilégiés. La Révolution française n'a pas changé grand chose au point de vue économique non plus qu'au point de vue social. Enfin, la longue injustice dont pâtissent les travailleurs ne sera entièrement terminée et réparée que par l'avènement du collectivisme à l'aide d'une révolution nouvelle.

Messieurs, je veux être bref, moi aussi, et me rendre au sage avis et aux adjurations de la commission des finances. Il est fondé — les auteurs viennent de vous le dire — sur la thèse marxiste du matérialisme historique. Dans cette conception, la partie de l'intelligence, de l'hérésie et des idées dans les événements humains est réduite à peu près à rien. Une statistique du bilan de l'industrie française et surtout une révolution sociale, que l'on peut faire sans aucunement digne de considération que le Discours de la Méthode, ou l'« Essai sur les Mœurs ». L'histoire devient une espèce de drame sans acteurs ; tout y est conduit par une force invisible, indistincte, sans caractère défini. C'est beaucoup moins une histoire qu'une mythologie. Michelet ne s'y retrouverait pas plus que Fustel de Coulanges, dont M. le Ministre célébrera si dignement la mémoire ces jours derniers. Les événements les plus complexes y sont ramenés à des explications d'une simplicité enfantine.

Cependant, le but n'est jamais perdu de vue dans le livre : bien montrer aux petits français, fils de paysans ou d'ouvriers, qu'ils ont pour ennemis naturels tous les français qui ne sont pas de leur classe.

Il était intéressant de relever les accusations du nationaliste Léon Bérard contre le Manuel de la Fédération de l'Enseignement. Car, considérées au point de vue révolutionnaire, elles constituent le meilleur louange du livre, le premier à subordonner l'histoire politique à l'histoire économique, et à donner sa place véritable à celui qui joue depuis des siècles le rôle le plus pur et le plus émouvant : le peuple.

De Louzon, le spécialiste bien connu des questions économiques, ces réflexions sur la rationalisation :

Un rapport à ce qu'elle était il y a cent cinquante ans, la productivité du travailleur a augmenté jusqu'à, pour cela, de plus de richesses ? Le machinisme, la « révolution industrielle » qui a apporté le métier mécanique, la machine à vapeur et la fabrication de l'acier par fusion, a accru la productivité du travail humain dans de tout autres proportions que ne sauraient le faire les méthodes dites de « rationalisation » ; elles n'ont cependant pas amené davantage de bien-être pour le travailleur, au contraire, leur résultat immédiat fut jusqu'au moment où la classe ouvrière a organisé et lutta fut de prolonger les travailleurs une misère épouvantable, d'abaisser le niveau de vie populaire à un niveau où il n'était encore jamais descendu au plus sombres heures de l'histoire. L'ouvrier, grâce aux nouvelles techniques, produisait beaucoup plus de richesses qu'il n'avait auparavant fait ; tout ce qu'il produisait en plus allait aux classes parasites, n'allait qu'à l'enrichissement de la bourgeoisie.

Pourquoi voudrait-on qu'aujourd'hui il en soit autrement ? Pourquoi voudrait-on que l'accroissement de richesse du à la rationalisation aille plus dans la poche de l'ouvrier que n'y ont été celles autrement considérables, dues au machinisme ?

Accroissez d'autant que vous voudrez la production ; tirez de la bête humaine le maximum d'efforts ; pas une parcelle de plus des richesses produites par l'éreinte ment du travailleur n'ira au travailleur, tant que ne sera pas modifié le « mode de répartition », tant que la force ouvrière n'aura pas conquise tout ou partie des richesses que son travail produit, et dont les autres jouissent.

A dédier à tous les Dubreuil de la terre.

LECTOR.

PROPRIÉTÉ ET ARGENT

Une grande erreur révolutionnaire consiste à croire que l'on peut supprimer l'une tout en conservant l'autre. Quand on étudie la question paysanne à fond, on s'aperçoit vite que « la propriété » et « l'argent » sont les facteurs inséparables qui justifient et déterminent l'existence même du régime capitaliste.

La propriété paysanne, disent socialistes et bolcheviks, est un instrument de travail tout comme l'encimier du forgeron, le métier du tisserand, etc., on ne peut songer à en priver le paysan sans risquer sa mort.

Notons d'abord qu'elles faites se sont chargées de démolir cette thèse. Les moujiks devaient propriétaires devant être révolutionnaires. Ensuite, peut-on souligner que la « propriété » acte juridique reconnaissant à tel individu le droit de possession sur telle partie du sol puisse être considérée comme un instrument de travail ? Il y a là une fausse interprétation. On lui apprend pas la liberté dans les fers, le communisme en attachant à la propriété et à l'argent. Il faut supprimer les deux transformant la propriété « juridique » en bien d'exploitation, en plus de main-d'œuvre où l'homme n'a trouvé à vivre qu'avec la morture où il remplit des obligations sociales. Il trouve ainsi la liberté dans le travail, le bien-être dans l'entraide, l'association, le fédéralisme.

Le répondeur jaliit des faits. La propriété est un acte de spoliation de la collectivité par l'individu, l'objet de la propriété paysanne est un élément naturel, une portion du sol distraite au tout collectif, dont un individu s'empare, qu'il exploite par un « outil approprié » et dont il tire des profits qu'il se réserve exclusivement.

Aussi longtemps que la propriété « juridique » sera reconnue comme un droit, le paysan sera fondé à vouloir disposer sans contrôle des biens qu'il crée par son travail. Car, le titre de propriété juridique exprime un droit à réel du paysan sur son bien et « jamais » un homme n'admettra, ne consentira à voir la collectivité s'emparer d'une production individuelle après avoir admis le droit de propriété « réel » à cet homme sur sa terre.

Egoïsme oui, mais l'homme est égoïste et ne cesse de l'être, mais la solidarité lui apparaît comme le seul moyen de conservation de sa vie, de son bien-être, de sa liberté. A ce propriétaire, vous imposez une mort qui lui paraît insupportable et vous ne pensez « calmer son mécontentement que par les perspectives d'enrichissement semant que lui sont ouvertes, grâce à la valeur d'échange : l'argent ».

Alors, le paysan consent à travailler, certain, si même bien son affaire de pouvoir s'arrêter, capitaliser, et la vieille société reconnaît, offrant à la spéculation des garanties jusqu'alors inconnues.

L'argent, c'est l'écume d'une révolution sociale, voulut réaliser l'égalité économique des hommes en proclamant l'inaliénabilité de la petite propriété paysanne et en conservant l'argent comme valeur d'échange c'est alors à l'encontre du but poursuivi en consacrant comme des forces révolutionnaires les facteurs qui ont permis l'exploitation de l'homme par l'homme.

On ne vienne pas dire : « Ces forces contrôlées par la collectivité achèveront progressivement la société vers le communisme... » C'est faux. Un faux monstrueux dont nous étudierons plus tard les molles.

Non, le maître de la propriété juridique et contrôlée ne peut pas tuer l'esprit prolétariat, au contraire... l'assurance collective, donnée à la petite propriété, en développe l'esprit, accroît l'égoïsme du petit propriétaire, et élargit le fossé entre eux (les propriétaires) qui n'ont rien et qui doivent protéger ceux qui disposent « en fait » de tous les biens de la vie : le sol, le bâti, l'aliment.

A qui ferez-vous croire que ces paysans propriétaires, forts de leur droit réel, consentiront à échanger leur production contre les assurances sociales de la collectivité ? A ceux qui l'ignorent, qui méconnaissent l'égoïsme humain. Ces paysans propriétaires, forts de leur puissance économique, aveuglés par la tradition propriétaire, exigeront le maintien de l'argent

La campagne de meetings, entreprise activement par la Fédération Parisienne et dont l'objet est la dénonciation des multiples atteintes gouvernementales à la liberté individuelle, nous a convaincu, qu'en général, on se trompe lourdement lorsqu'on prétend établir les causes de la répression.

Cette répression a un sens de classe que nous ne sourit pas. Cependant, nous demanderions, les affaires Human et Almazan, qui montrent qu'il est vrai, le degré d'obstruction ou la police est tombée sous notre 3^e République, ne sont-elles pas une preuve que les mauvais coups des policiers et des juges sont dirigés sur tous, sans distinction ? Il faut faire justice de cette erreur. D'une part, à y regarder de près, ces deux affaires ont une allure politique indéniable : la première en ce qu'elle met en cause certains hommes politiques qui sont l'ornement et les soutiens du régime ; la seconde, parce qu'elle se greffe sur une affaire louche où la police d'Etat peut avoir joué le rôle qu'on lui connaît. D'autre part, ces épisodes, graves, sans doute, de l'histoire de notre temps, ne doivent pas être jugés à proportion du scandale qu'ils ont provoqué. Leur importance vient en partie du bruit que la presse a fait autour d'eux des raisons diverses, mais dont la moindre n'est peut-être pas, au moment où survient la répression, celle qui a ouvert le pseudo-complot à l'instruction, de créer confusion et à diversion, des bénéficiaires sont, en dernière analyse, les politiciens au pouvoir. Ces scandales ne sauraient, en tout cas, faire oublier le sens politique de la répression.

Ce sens ne doit pas échapper. Faute de le comprendre, on s'expose à mal interpréter les causes de toutes ces violations juridiques auxquelles nous assistons et, partant, mal définir l'action qu'on entend mener pour la défense des victimes.

Ces violations répétées et systématiques sont-elles dues à un affaiblissement de l'idéal démocratique, à l'action de telle ou telle équipe gouvernementale, à Tardieu et à Chiappe ? Certains le prétendent avec un semblant de raison. Et cependant, s'il est vrai qu'on puisse accuser certains hommes politiques à tendances fascistes, il faut encore expliquer pourquoi de tels hommes sont au pouvoir et y restent en dépit des attaques plus ou moins véhémentes des partis de gauche.

Il y aurait d'ailleurs bien des réserves à faire sur la sincérité de ces attaques. Elles n'empêchent pas, en tout cas, radicaux et socialistes de collaborer au Parlement et dans les Commissions, avec le Gouvernement et ses représentants. On n'exagère pas en disant que l'expérience Tardieu se poursuit dans le consentement général et sans velléité d'opposition véritable. Il semble que la Bourgeoisie tout entière soit avec lui, sauf bien entendu les attitudes qu'exige la position électorale. On a fait observer que, politiquement et de l'avis même des deux ministres, le programme de Tardieu ne diffère pas de celui de Chautemps. Croit-on que la venue de ce dernier au pouvoir aurait mis un terme à la répression policière ? Aux apparences près, rien n'est été changé.

L'expérience des gouvernements socialistes est une expérience qui nous empêche pas d'oublier (chacun sait comment Mac Donald travaille aux Indes et Zorgiebel à Berlin). Elle doit nous débarrasser de cette illusion dangereuse qui tend à faire croire qu'un changement du personnel parlementaire ou gouvernemental amènerait un retour à la légalité. Il faut le répéter : la répression est une nécessité actuelle de tous les êtres capitalistes menacés par les puissances révolutionnaires. Non pas que nous surestimions celles-ci ou que nous soyons pour demander leur triomphe ; mais nous ne pouvons refuser de considérer certains indices graves de la décomposition des régimes bourgeois.

Les Gouvernements ne s'y trompent pas. Ils n'ignorent pas l'existence d'une minorité révolutionnaire qui, quoique divisée aujourd'hui, n'en est pas moins dangereuse pour la conscience qu'elle a prise d'elle-même, par les leçons qu'elle a pu tirer de l'expérience russe et de ses propres échecs, par son application à connaître les faiblesses de son ennemi et qui tiennent dans la structure même du capitalisme. Mais, par-dessous tout, les gouvernements savent que leurs heures sont comptées du fait des contradictions formidables du capitalisme actuel qui se traduisent par un chômage croissant, par une aggravation des antagonismes internationaux, par des troubles coloniaux et, par conséquent, par la préparation générale à la guerre.

C'est une habitude. **Tous les frères, oblates et capucins de tout acabit, du haut en bas de la famille, de Sa Sainteté le Pape au plus puissant vicaré de campagne, tous sont admirables de composition et de piété fervente.**

Il brandissent les amoncelières pour ratifier les écus de leurs ouailles.

On a remis au fond de la sacristie

On a remis au fond de la sacristie pénombre, les bois mitrés, qui voient leurs entrailles de bourse, ou a relégué les saints ciboires et les palettes vert de grises au magasin des accessoires.

Les confessions, ces boîtes ténuées qui sentent l'aigre, où des frères, aux sens de multiet chuchotent des obscénités aux impubères de 12 ans, ont été balayés, et vernis à neuf.

On a rafraîchi, aussi les coiffons et les amits et les bavots.

Vendredi, après s'être gavés de fricassées, oblates et capucines de la famille, de Sa Sainteté le Pape au plus puissant vicaré de campagne, tous sont admirables de composition et de piété fervente.

Il brandissent les amoncelières pour ratifier les écus de leurs ouailles.

On a remis au mobilier sacerdotal à neuf.

On a remis au fond de la sacristie pénombre, les bois mitrés, qui voient leurs entrailles de bourse, ou a relégué les saints ciboires et les palettes vert de grises au magasin des accessoires.

Les confessions, ces boîtes ténuées qui sentent l'aigre, où des frères, aux sens de multiet chuchotent des obscénités aux impubères de 12 ans, ont été balayés, et vernis à neuf.

On a rafraîchi, aussi les coiffons et les amits et les bavots.

Vendredi, après s'être gavés de fricassées, oblates et capucines de la famille, de Sa Sainteté le Pape au plus puissant vicaré de campagne, tous sont admirables de composition et de piété fervente.

Il brandissent les amoncelières pour ratifier les écus de leurs ouailles.

On a remis au fond de la sacristie pénombre, les bois mitrés, qui voient leurs entrailles de bourse, ou a relégué les saints ciboires et les palettes vert de grises au magasin des accessoires.

Les confessions, ces boîtes ténuées qui sentent l'aigre, où des frères, aux sens de multiet chuchotent des obscénités aux impubères de 12 ans, ont été balayés, et vernis à neuf.

On a rafraîchi, aussi les coiffons et les amits et les bavots.

Vendredi, après s'être gavés de fricassées, oblates et capucines de la famille, de Sa Sainteté le Pape au plus puissant vicaré de campagne, tous sont admirables de composition et de piété fervente.

Il brandissent les amoncelières pour ratifier les écus de leurs ouailles.

On a remis au fond de la sacristie pénombre, les bois mitrés, qui voient leurs entrailles de bourse, ou a relégué les saints ciboires et les palettes vert de grises au magasin des accessoires.

Les confessions, ces boîtes ténuées qui sentent l'aigre, où des frères, aux sens de multiet chuchotent des obscénités aux impubères de 12 ans, ont été balayés, et vernis à neuf.

On a rafraîchi, aussi les coiffons et les amits et les bavots.

Vendredi, après s'être gavés de fricassées, oblates et capucines de la famille, de Sa Sainteté le Pape au plus puissant vicaré de campagne, tous sont admirables de composition et de piété fervente.

Il brandissent les amoncelières pour ratifier les écus de leurs ouailles.

On a remis au fond de la sacristie pénombre, les bois mitrés, qui voient leurs entrailles de bourse, ou a relégué les saints ciboires et les palettes vert de grises au magasin des accessoires.

Les confessions, ces boîtes ténuées qui sentent l'aigre, où des frères, aux sens de multiet chuchotent des obscénités aux impubères de 12 ans, ont été balayés, et vernis à neuf.

On a rafraîchi, aussi les coiffons et les amits et les bavots.

Vendredi, après s'être gavés de fricassées, oblates et capucines de la famille, de Sa Sainteté le Pape au plus puissant vicaré de campagne, tous sont admirables de composition et de piété fervente.

Il brandissent les amoncelières pour ratifier les écus de leurs ouailles.

On a remis au fond de la sacristie pénombre, les bois mitrés, qui voient leurs entrailles de bourse, ou a relégué les saints ciboires et les palettes vert de grises au magasin des accessoires.

Les confessions, ces boîtes ténuées qui sentent l'aigre, où des frères, aux sens de multiet chuchotent des obscénités aux impubères de 12 ans, ont été balayés, et vernis à neuf.

On a rafraîchi, aussi les coiffons et les amits et les bavots.

Vendredi, après s'être gavés de fricassées, oblates et capucines de la famille, de Sa Sainteté le Pape au plus puissant vicaré de campagne, tous sont admirables de composition et de piété fervente.

Il brandissent les amoncelières pour ratifier les écus de leurs ouailles.

On a remis au fond de la sacristie pénombre, les bois mitrés, qui voient leurs entrailles de bourse, ou a relégué les saints ciboires et les palettes vert de grises au magasin des accessoires.

Les confessions, ces boîtes ténuées qui sentent l'aigre, où des frères, aux sens de multiet chuchotent des obscénités aux impubères de 12 ans, ont été balayés, et vernis à neuf.

On a rafraîchi, aussi les coiffons et les amits et les bavots.

Vendredi, après s'être gavés de fricassées, oblates et capucines de la famille, de Sa Sainteté le Pape au plus puissant vicaré de campagne, tous sont admirables de composition et de piété fervente.

Il brandissent les amoncelières pour ratifier les écus de leurs ouailles.

On a remis au fond de la sacristie pénombre, les bois mitrés, qui voient leurs entrailles de bourse, ou a relégué les saints ciboires et les palettes vert de grises au magasin des accessoires.

TRIBUNE SYNDICALE

OU EN SOMMEL-NOUS ?

Voilà donc venu le moment où les occupants de la Tribune Syndicale doivent « remettre leur tablier » et laisser au Congrès le soin de disposer de ces colonnes. La tâche qu'ont accomplie les camarades responsables de cette rubrique ne mérite pas, sans doute, d'être longuement ni passionnément commentée. Ses limites étaient celles mêmes qu'avait fixées Guigui lorsqu'il proposait à nos efforts ce travail d'éclaircissement et de compréhension des divers problèmes sociaux et économiques posés devant le monde ouvrier. Je crois être l'interprète de tous ceux qui ont tenté de réaliser ce programme en disant que le moindre succès qu'ils ont obtenu ne les a pas découragés et qu'ils croient plus que jamais à la nécessité et à l'urgence de cette étude préalable à une réorganisation profonde du Syndicalisme.

Il est vrai que d'autres concourent autrement le redressement du mouvement ouvrier français. Nous avons entendu leurs critiques et le résultat qu'ils nous opposent lorsque, très cordialement, nous leur demandions de nous faire le compte de leur expérience et de leur force. Nous entendons aujourd'hui leurs sarcasmes. Dirions-nous que nous n'en sommes pas autrement affectés ? Contenter tout le monde ? Nous savons que c'est une entreprise malaisée et nous ne songeons pas à surfaire, pour les besoins de la cause, les résultats auxquels nous avons abouti. Nous sommes, d'ailleurs, suffisamment déterminés pour savoir que l'histoire se joue trop souvent de nous pour que notre effort n'apparaîsse pas désirable au regard des forces économiques qui dominent le monde. Ainsi sommes-nous parfaitement à l'aise pour répondre à ceux qui pourraient nous reprocher de n'avoir pas fait avancer une partie de la cause du syndicalisme. Il nous suffit pour croire que notre effort n'a pas été inutile, d'avoir apporté quelques commentaires sur l'actualité syndicale, d'avoir essayé de poser clairement ce que nous disons pas résoudre le problème de l'unité et d'avoir voulu énoncer une doctrine cohérente sur les rapports du syndicalisme et des partis. Loin d'autre, il est vrai, ne sommes-nous pas l'abri des reproches puisque la dernière congrès de la XX^e U. R. n'a rien éveillé ici aucun écho. C'est à lui que nous aurions consacré ce dernier article dont les circonstances vont faire un épilogue.

Quelles que soient d'ailleurs les décisions du Congrès de l'U. A., nous souhaitons que cette tribune ne disparaît pas afin que continue de s'y exprimer, en toute liberté, le point de vue des hommes de bonne volonté qui, se piquant de rien, pensent avoir leur mot à dire sur la question du syndicalisme. A cet égard, la contribution qui a été apportée ici n'a pas été inutile en ce qu'elle a permis un examen critique et indépendant (critique parce qu'indépendant) des événements les plus importants de la vie syndicale. C'est à une de ces révisions que nous voudrions consacrer la présente étude.

Besnard, une fois de plus, proclame que la fin de la C. G. T. U. est proche. C'est une prophétie dont nous lui laisserons la responsabilité mais qui ne peut nous faire oublier — par un vain désir de polémique — les indices graves de la décomposition de cette centrale syndicale. Il est de fait que les fameuses journées révolutionnaires ne mobilisent plus rien du tout si ce n'est gardes, élus, et, que les mots d'ordre des chefs communistes ne sont pas adoptés ni suivis par la classe ouvrière qui ne marche plus. Les grèves sont également en déclin et la C. G. T. U. est en train de perdre l'influence qu'elle gardait encore dans le syndicat des terrassiers. L'ordre de grève qu'elle a lancé si longtemps avant le 1er mai n'est pas suivi malgré tous les efforts des dirigeants confédéraux, malgré l'annonce d'une grève de solidarité du bâtiment. Dans les chantiers, les protestations s'élèvent. On empêche Gilton de prendre la parole. Rien ne va plus. On dirait, me confiait un communiste, que le mouvement n'a été provoqué que dans l'intention de le saboter et de saboter en même temps le fer mal.

Le malaise d'ailleurs s'étend à l'ensemble des fédérations. Nous avons signalé la situation si particulière de celle de l'Enseignement où le parti communiste a perdu beaucoup de son influence. Ne verrait-on pas, dans un avenir prochain, toutes les fédérations s'orienter vers la formation d'un centre qui tiendrait à se différencier et de la minorité appartenant à la Ligue Syndicaliste et de l'orthodoxie communiste. Les centristes, nombreux dans la Fédération de l'Enseignement (ou ils détiennent la majorité) et dont nous avons examiné la plate-forme ne vont-ils pas se multiplier à mesure des fautes commises par la majorité confédérale ? Ils triomphent, en tout cas, de toutes les erreurs commises par celle-ci et leur rupture avec le P. C. est complète. Mais une question se pose qui devrait résoudre. Comment seront réglés leurs rapports avec les minorités de la Ligue Syndicaliste ? Ne risquent-ils pas d'être un jour, ou l'autre absents de celle-ci ? De bons spotters leur ont fait observer que peu les séparent de celle-ci et leur réussiront à l'enfoncer. C'est de toute évidence que la Ligue et de Chambelland. Ces derniers, tout ceci, ne démontrent pas de la confraternité, mais l'annonce d'une grève de solidarité du bâtiment. Dans les chantiers, les protestations s'élèvent. On empêche Gilton de prendre la parole. Rien ne va plus. On dirait, me confiait un communiste, que le mouvement n'a été provoqué que dans l'intention de le saboter et de saboter en même temps le fer mal.

DESFAUDAS.

C. G. T. S. R.

FÉDÉRATION DU BATIMENT

Les exploiteurs sont exigeants

Il est regrettable que le « Lib » ne pouvant pas disposer de plus de place, n'a pu passer notre papier de la semaine dernière dans les dernières éditions sous le titre de « Les dernières nouvelles des entreprises des nouvelles lignes du Métro ». Nous n'analysons pas aujourd'hui ce mouvement qui a tendance à s'étendre et qui, de ce fait, n'a pas encore atteint son point culminant.

Les Chourard, Bancel, Desplats et Lefèvre, Moncada et « tutti quanti », prennent le mot d'ordre de la Chambre Syndicale des Mercuriens et semblent prouver à l'opinion publique que c'est surtout par haine du bolchevisme qu'ils ont pris l'attitude présente.

Ont-ils manœuvré à leur guise, les créatures de la U. O., celles-ci ont-elles réussi à manœuvrer les requins ?

Il y a au-dessus de cela des travailleurs tout court, c'est-à-dire des hommes qui ne vivent qu'à la force de leur travail, en les contraint au travail ainsi que leurs gosses, le patronat est criminel.

Ceux d'entre eux qui servent de fantoches aux Carrel, Machin, Boute, l'échappé de Jésus-Christ, ou Gilton au regard torve, sont par nom breux, aussi la grande partie, pour ne pas dire la majeure, sont les viesilles-de-ces-troupilles, quelles soient patronales ou simplement des compagnies mosquées.

Les événements ont eu pourtant une répercussion salariale qui sont également de la part de nos syndicats, le tout dans le cadre de l'ordre du jour, mais il est probable qu'il sera moins agité encore que celui de l'an dernier et que Charnier n'aura pas grand mal à assurer l'ordre dans la rue.

Il faut le dire, la Bourgeoisie se défend bien. Car il se révèle faux d'attribuer aux seules erreurs des chefs communistes le marasme actuel de la C. G. T. U. Si certains d'entre eux, aveuglés par la passion politique ou égarés par une conception pernicieuse du Syndicalisme, ont précipité les événements, il est en pas moins vrai que l'action réflexe, tenace et — disons-le mot — intelligente des gouvernements (particulièrement celui de Tardieu) a été pour une bonne part dans l'affaire. En emprisonnant les meilleurs militants, en pratiquant une politique habile de division et de provocation, en ruinant les organisations de la base au sommet par l'introduction de mouchards, par la crainte, par les promesses, par la corruption, le gouvernement a joué son rôle dans le drame que nous avons vécu, un rôle de premier plan. Et si l'on peut dire, avec quelque raison qu'un mouvement sain n'eut pas souffert autant de cette action répressive et corruptrice, il est vrai que l'attitude maladroite de certains chefs communistes a pu aider à la manœuvre, encore faut-il avouer que jamais encore, la Bourgeoisie au pouvoir, profitant de l'état de scission de la classe ouvrière, n'avait usé de pa-

PARMI LES LIVRES

Poèmes d'Ouvriers Américains (1)
Traduits par N. Guterman et P. Morhange

Dans l'Amérique rationalisée, si chère au cœur de Dubreuil, les hommes peinent, souffrent et meurent, et il semblerait à première vue qu'il n'y ait pas de place pour le rêve et la poésie, si nous ne venions de lire ces poèmes d'ouvriers américains dont la veine s'apparente à Walt Whitman.

L'on peut deviner aux sujets choisis par les auteurs que ces derniers appartiennent à tous les métiers qui forment la classe prolétarienne, et y a la peine de l'ouvrier en fer dans la fournaise ardente des fours fourneaux, la réflexion logique du tisseur de soie, disant :

Ne viens pas nous faire peur, curé,
Avec toutes tes histoires de feu et d'enfer :
Nous travaillons tout l'été dans l'usine.

Miriam Alien de Ford a traduit l'affaire Sacco-Vanzetti dans un poème qui se termine ainsi :

Quand vous verrez une fleur sauvage, souvenez-vous de Sacco et de Vanzetti, Souvenez-vous de la justice crucifiée à Boston, Souvenez-vous de la récompense qu'Amérique réserve à ceux qui aiment la justice, Souvenez-vous que nous guerres à besoin d'au-tres soldats.

Il y a la plainte de Tony Ferro, garçon de restaurant qui pense en faisant son service à : Deux animaux ventrus se vautrent devant la porte blanche : Un mâle aux joues de horne, Une femelle grossière en satin rouge,

Moi, je dois gaver ces porcs, Les engraises pour qu'ils nous assassinent...

Il y a ces esclaves privilégiés, les employés de bureaux dont Stinley Burnham écrit :

Nous sommes trois cents, et, chaque jour ; Nos corps sont pliés sur des tables. Comme des fourmis, les chiffres descendant de nos doigts.

Des bureaux, il y en a qui regardent par les fenêtres.

Saisissez d'être ceux qui restent à l'obri, Pendant dans l'air tout ruisseant de pluie, Les manœuvres peinent toujours sur les guêpes [d'acte].

Enfin, j'en arrive à Dieu est une usine d'acier, ce poème d'Eugène Lantz, le meilleur de recueil, et qui est l'histoire d'un gosse de ce siècle analysé, fait à rebours par le Roi. Il nous offre la défaillance des partis et organisations autoritaires, le mouvement ouvrier doit renaitre. Devant la machine d'asservissement qui pèse sur elle, après la faillite consummée du syndicalisme d'intérêt général, selon la formule de Jonjaux, des forces nouvelles surgissent. Si l'il n'est pas possible de prévoir exactement dans quel sens elles agiront, on peut du moins affirmer qu'elles tendront tout d'abord à réaliser l'unité de la classe ouvrière, face au patronat et à l'Etat et qu'il n'est peut-être pas trop tôt pour envisager les problèmes concrets qui se poseront devant elle.

Ce regroupement doit se faire ; il se fera. La classe ouvrière, aujourd'hui démoralisée par l'action des politiciens et les entreprises du pouvoir, conserve assez de vigueur et de conscience pour se sauver elle-même, pour affirmer, une fois de plus, selon la belle expression de Proudhon, sa capacité politique. C'est en elle, qu'en dernière analyse, il faut se reporter pour confiance. Le Roi est mort ! vive le Roi !

Ensuite, la défaillance des partis et organisations autoritaires, le mouvement ouvrier doit renaitre. Devant la machine d'asservissement qui pèse sur elle, après la faillite consummée du syndicalisme d'intérêt général, selon la formule de Jonjaux, des forces nouvelles surgissent.

Si l'il n'est pas possible de prévoir exactement dans quel sens elles agiront, on peut du moins affirmer qu'elles tendront tout d'abord à réaliser l'unité de la classe ouvrière, face au patronat et à l'Etat et qu'il n'est peut-être pas trop tôt pour envisager les problèmes concrets qui se poseront devant elle.

Ce sera la tâche de demain. La tribune du *Libertaire* peut y aider, surtout si elle conserve ce caractère d'objectivité qui lui a permis de se placer au-dessus des partis, des valises querelles, des partis-pris, des rancunes, des questions de personnes, des querelles surannées. Le vœu que nous exprimons terminant est que s'agrandisse le cercle de ceux qui voudront y prendre la parole.

Certains camarades, actifs dans certains syndicats, ont en bonheur d'abstention d'attendre leur heure, mais il leur faut venir sur une telle décision. C'est dans la mesure où la confrontation des opinions pourra s'y modifier que cette tribune et tiendra le but de ceux qui l'ont inaugurée et qui ont voulu qu'elle se place devant tout et très modérément au service de la cause ouvrière.

(1) Poèmes d'ouvriers américains traduits par M. Guterman et P. Morhange, édition Les Revues, 1 volume, 9 francs. En vente à la Librairie d'Éditions sociales, 72, rue des Prairies, Paris.

Ensuite et de bateaux d'estuaires, nous nous dresserons à bout de bras jusqu'à ce que la Paix triomphe de l'autorité.

Nous reviendrons sur ce mouvement et nous appuierons comme il convient l'attitude du S.U.B. Parisien.

Nous ne désespérons pas de voir enfin des jours meilleurs dans cette bagarre, le syndicalisme n'a rien à perdre.

Certains camarades, actifs dans certains syndicats, ont en bonheur d'abstention d'attendre leur heure, mais il leur faut venir sur une telle décision. C'est dans la mesure où la confrontation des opinions pourra s'y modifier que cette tribune et tiendra le but de ceux qui l'ont inaugurée et qui ont voulu qu'elle se place devant tout et très modérément au service de la cause ouvrière.

DANS LE S. U. B.

OU VA-T-ON ?

Le Syndicat autonome du Châtaignier de Lyon informe que la Maison Danto-Rogat ait envoyé des montures pour exécuter des travaux à Courbevoie, et cela sans déplacement.

Nous ne connaissons pas exactement l'adresse du chantier, nous demandons à ceux qui pourraient nous renseigner de le faire.

D'autre part, que les corposants prennent garde, il est de coutume, lorsque l'on se déplace hors barrière, d'allouer un déplacement, ceci pour les ménages de Paris, or, pour notre connaissance, certaines boîtes, on dira de manière approximative, 10 francs. C'est à ce prix qu'il faut régler les billets de banque, des substitutes, etc. Il est recommandé de ne pas laisser ces boîtes, pour y mener la propagande générale, mais de ne pas les lâcher.

Nous l'avons prouvé, nous l'affirmons une fois de plus. — **La 13^e Région Fédérale du Bâtiment.**

LE CONSEIL SYNDICAL

FÉDÉRATION DES METAUX

Chambre Syndicale Autonome des Métallurgistes de la Seine

Comarades, Vous êtes invité à assister à la réunion du Conseil qui aura lieu le samedi 12 avril, à 15 h. 30, au siège, Bourse du Travail, bureau 21, 5^e étage.

Le secrétaire : Rebours.

La permanence a lieu tous les samedis, de 15 h. à 18 h. et le dimanche de 9 h. à midi.

JEUNESSE SYNDICALISTE DE LA SEINE

De nombreux camarades assistent le 6 avril à la visite de l'observatoire de Paris. Cela prouve l'intérêt que nous suscitons dans la jeunesse ouvrière.

Pour distraire et recréer ses adhérents, la Jeunesse Syndicaliste organise comme les années précédentes, des balades champêtres.

Fuyant l'atmosphère et l'ambiance néfastes de la ville, les jeunes camarades passeront leurs dimanches à la campagne, où la rationalisation capitaliste n'a pas encore obscurci l'horizon avec ses usines, dispensaires de toute bonté et de toutes sortes.

La première sortie aura lieu le dimanche de Pâques, 20 avril. Le rendez-vous général est fixé pour 8 heures du matin, devant le guichet de la gare de Lyon, pour aller dans les environs de Villejuif-Saint-Germain. Pour un court voyage, nous vous proposons cette année, à la solde de l'année dernière, celle qui nous espérons, sera meilleure pour la prospérité de la jeunesse syndicaliste et la diffusion de notre idéal.

Nous veillerons à ce que les droits des travailleurs ne soient pas oubliés et nous sortirons devant l'ambition de nos camarades de faire de la jeunesse syndicaliste une force nouvelle qui contraindra bien un jour les patrons à céder à s'avancer vaincus.

Egalement devant ceux qui voudraient voir les travailleurs domestiqués par un parti de

LE LIBERTAIRE

LA VIE DE L'UNION

PARIS-BANLIEUE

Groupe des 4^e et 12^e — Réunion de tous les vendredis à 20 h. 30 au café du Rempart, au bas de l'Estaque, suite de brochures, abonnement au *Libertaire*. Entrée aux camardes.

Groupe des 17^e et 18^e — Réunion mardi 22, à 20 h. 30, local habituel. Compte rendu du Congrès. Présence de tous indispensables.

Groupe de Saint-Denis — Pas de réunion cette semaine. Le groupe se réunit vendredi 15 avril, au local habituel. Compte rendu du congrès.

PROVINCE

Garcosse, — Le « Libertaire » est en vente au kiosque se trouvant à côté de la Bourse du Travail.

Pour les abonnements au journal, achat de librairie, s'adresser au camarade L. Estève.

Lézignan — Les amis et sympathisants de Lézignan et environs pourront se procurer à Le

Libertaire au bureau de tabac Laffitte, face au café des Sports.

Montpellier. — Réunions du groupe tous les vendredis à 20 h. 30 au café du Rempart, au bas de l'Estaque, suite de brochures, abonnement au *Libertaire*. Entrée aux camardes.

Groupe d'Etudes Sociales d'Orléans. — Le groupe se réunit chaque semaine. S'adresser à Raoul Coin, 3^e, rue des Murins. Appel aux sympathisants du « Libertaire ».

Groupe de Pézenas — Le groupe de Pézenas se réunit tous les dimanches matin, chez Ricaud, boulangerie, 11, rue Saint-Jean. Librairie, journaux. Appel à tous les sympathisants.

Groupe Anarchiste-Communiste de Saint-Etienne. — Les camarades qui désirent se faire inscrire au groupe peuvent le faire tous les jeudis soir. Un camarade de la Jeunesse syndicale liste à leur disposition, salle 20, Bourse du Travail.

Groupe Anarchiste-communiste de Toulouse. — Camarades, lecteurs de *Lib*, sympathisants, assistez nombreux aux réunions du groupe qui ont lieu tous les samedis à 20 h. 30, au siège du groupe, 43, rue Saint-Charles.

</div